

Bonsoir Mesdames, bonsoir Messieurs.

Au nom de Madame Elisabeth Zapolska, Présidente de la Société Maria Szymanowska, je vous souhaite la bienvenue, et vous dis le grand plaisir qu'est pour elle d'accueillir Madame Marta Stachowiak, première conseillère de l'Ambassade de Pologne en France.

Les trois compositeurs au programme de ce 5^e Salon Maria Szymanowska ont un « CHE » en commun.

« CHE / C-H » à la française comme dans « Chopin » : né à Varsovie, mort à Paris, mais dont le père a quitté la France pour la Pologne à l'âge de 16 ans.

« CHE / S-CH » à la germanique, comme dans « Schubert » : né et mort à Vienne.

« CHE / S-Z » à la polonaise, comme dans « Szymanowska » : née à Varsovie, morte à Saint-Pétersbourg.

Outre le « CHE », le trio a en commun d'avoir vécu au tout début du 19^e siècle ; Chopin, un peu plus lent que les deux autres, est arrivé en 1810. Ils sont aussi, tous trois, morts très jeunes. Schubert, atteint de syphilis meurt en 1828 à l'âge de 31 ans. Maria Szymanowska a une meilleure santé que les deux autres (les femmes sont plus résistantes que les hommes), mais elle succombe dans une épidémie de choléra en 1831 à l'âge de 42 ans. Chopin, quant à lui, tuberculeux s'éteint en 1849 à l'âge de 39 ans.

Entre Schubert et Chopin, il y a une longue et douloureuse maladie dont l'issue est à l'époque fatale.

Entre Maria Szymanowska et Schubert, il y a Wolfgang Goethe. Le génial poète de Weimar se pâme devant Maria Szymanowska, mais ignore totalement Schubert qui pourtant met en musique un grand nombre de ses poèmes.

Entre Chopin et Maria Szymanowska, il y a une singularité pianistique, un air de famille. Le jeune Chopin entendant Maria Szymanowska en concert à Varsovie aurait pu s'en inspirer. En fait ce style était dans l'air que les musiciens polonais respiraient.

Les trois vivent le déclin de l'aristocratie de sang et la floraison de la bourgeoisie. D'employés de maisons aristocratiques et d'églises, les musiciens deviennent artistes indépendants. Les sources d'inspiration artistiques se déplacent depuis les repères courtisans vers ceux du peuple, son Histoire et ses histoires, la littérature, premiers sentiments intimes, et mère nature, nouveau berceau du monde, de céleste à terrestre.

Le piano de Maria Szymanowska est encore classique, inspiré des Viennois, Mozart en tête.

Par une palette harmonique plus large, chromatique, un dessin mélodique très libre, le piano de Chopin prend des distances avec le classicisme viennois, mais il est attaché aux formes du passé et à Johann Sebastian Bach, auquel le pianiste portait une grande admiration. On pourra s'en rendre compte (ou ne pas en être d'accord) avec la *Mazurka* de Chopin et les trois *Valses* de Szymanowska que nous allons entendre.

Mais dans ses mélodies Chopin adopte un style simplifié, moins orné, parfois de pastorale naïve, sur des textes littérairement moyens.

Les mélodies de Maria Szymanowska apparaissent alors musicalement plus sophistiquées, littérairement plus recherchées, et plus proches de celles de Schubert, le génie du genre.

Quant à ce dernier, ses mélodies, romances ou chansons atteignent un tel degré de perfection, qu'en français on n'ose pas les nommer mélodies, romances ou chansons. On garde le mot allemand « Lied ». Schubert, héritier direct de ses aînés viennois - Haydn, Mozart et Beethoven, non loin duquel il a voulu être enterré - a continué dans le sillage de ce dernier à œuvrer au dépassement des moyens classiques, pour gagner en expression, notamment pour exprimer la violence des sentiments, ce qui n'est pour l'oreille aristocratique, et celle de Goethe, que gesticulations, vulgarité et désordre. Pourtant, si les *Lieder* de Schubert (sur des poèmes de qualité) sont formidablement dramatiques et d'une extraordinaire justesse expressive, ils sont sans boursoufflure. Ils gardent simplicité et clarté narratives.

À Varsovie en 1829, alors que l'agitation politique grandit, Chopin achève ses études et pense à se frotter aux grandes capitales musicales. Il fait la rencontre du poète Stefan Witwicki, et met aussitôt en musique trois poèmes extraits des *Chansons pastorales* que son nouvel ami à vie publiera en 1830.

La mélodie sur le premier de ces poèmes, *Życzenie, Un souhait*, connaît de suite un certain succès et sera éditée à Kiev dès 1837, vingt ans avant l'édition complète des mélodies à Berlin. C'est une mazurka joyeuse : *Si j'étais Soleil, je brillerais à jamais à ta fenêtre, si j'étais oiseau, je chanterais à jamais à ta fenêtre.*

En 1831, Chopin est à Vienne. Il compose trois mélodies sur des poèmes de Witwicki, dont *Fleuve de tristesse*, une mélodie lente et désespérée, qui dans une allégorie avec la nature conte la peine d'une mère qui a perdu ses sept filles.

Dans la *Chanson lituanienne*, composée sur un poème traditionnel traduit par Ludwik Osiński, directeur du théâtre national de Varsovie, c'est une chantefable guillerette et malicieuse, un dialogue entre mère et fille, qui finit par avouer qu'elle vient de rencontrer son ami dans la prairie... Seulement pour causer.

En 1836, Chopin reçoit le consentement de madame Wodzinska, puis la promesse de sa fille Maria. Les fiançailles semblent fixées. Chopin note la chanson *Pierścień, L'anneau* (poème de Witwicki), dans l'album de sa bien-aimée le 8 septembre 1836. Il s'agit de la traditionnelle histoire de l'amant abandonné, de l'anneau offert en vain (acheté pour rien). Chanson prémonitoire, Chopin sera éconduit au mois de juin suivant.

En 1845, il va mal, sa maladie le fait souffrir particulièrement en une fin d'hiver rigoureux. Il se remet avec le beau temps et passe l'été dans la propriété de sa compagne George Sand à Nohant. Au cours de cette année 1845, il compose deux mélodies dont *Dwojaki koniec, Double destin*. Le texte de Józef Bohdan Zaleski dresse un parallèle particulièrement macabre et naïf entre la mort de deux amants séparés depuis des années : elle, Polonaise - dans son lit, l'autre, cosaque - dans un bois, peut-être un champ de bataille.

Fatigué et désespéré, Schubert découvre au cours de l'hiver 1827, 12 poèmes des *Chants d'errance* de Wilhelm Müller, *Voyage d'hiver*, publiés en 1823, qui l'inspirent profondément. Il identifie l'histoire de l'amant éconduit voyageant dans l'hiver et vers la mort glacée, au voyage

vers sa propre mort. À l'automne, Schubert découvre le cycle complet des 24 poèmes, et complète son œuvre. Nous entendrons 5 de ces tableaux.

Der Lindenbaum, Le tilleul, l'adieu à l'arbre refuge où tant de mots d'amour ont été gravés.

Wasserflut, Inondation, quand ce sera le dégel, les larmes versées dans la neige qui fond vont rejoindre le fleuve auquel le voyageur s'adresse : *quand tu sentiras mes larmes brûler, tu seras devant la maison de ma bien-aimée.*

Auf dem Flusse, Sur le fleuve : Le fleuve est pétrifié, mort, étendu sur le sable. Le voyageur y grave le nom de sa bien-aimée.

Die Krähe, La corneille, qui tournoie au-dessus du voyageur et guette sa mort prochaine : *Corneille, montre-moi enfin ce qu'est la fidélité jusqu'au tombeau !*

Der Leierman, Le joueur de vielle, la saisissante fin du cycle, expressionniste avant l'heure. Le pauvre joueur de vielle est en guenilles, pieds nus dans la glace, personne ne l'écoute, les chiens le pourchassent : *advienne que pourra, il joue, et sa vielle jamais ne se tait. / Étrange vieillard, dois-je aller avec toi ? / Voudrais-tu faire tourner ta vielle pour mes chants ?*

Parmi les nombreuses mélodies composées par Maria Szymanowska, on entendra ce soir la belle et lente mélodie du *Saule*, sur un poème que William Shakespeare prête à Desdémone dans *Othello*, mais qui dans sa calme et languissante tristesse n'est pas sans rappeler le thème du *Tilleul* abri aux amours, et des larmes se mélangeant à l'eau de la rivière du *Dégel*, chantés par Müller et Schubert.

Il est aussi question de vie et de mort, de séparation désespérée dans le *Chant de la tour* (sur un texte d'Adam Mickiewicz), une belle mélodie à la dramatisation très esthétisée, italianisante à la viennoise, qui n'est pas sans échos mozartiens.

Toujours sur un texte de Mickiewicz (qui sera le gendre posthume de Maria Szymanowska), le chant de la Willia, fleuve qu'on appelle en français « Nérès », est une allégorie pastorale menée sur une mélodie heureuse et tendre, qui raconte comment la jolie rivière traversant les régions pures et bucoliques, riantes, enchantées de la Lituanie et du pays de Kaunas, rejoint et se jette à corps perdu dans les bras de son amour et vainqueur étranger - le fleuve Niémen - en qui elle meurt, avant qu'ils ne se perdent tous deux dans la mer.

La *Romance à la nuit*, un poème anonyme, plainte touchante de l'amant solitaire, demandant à la tourterelle et à la rivière de faire silence.

Peine et Plaisir, sur un poème raffiné au style courtisan de Pouchkine, où la mort est évoquée par le passeur Caron et la bien-aimée par le nom de Climène, assure en une aimable ritournelle que tout finira, peine comme plaisir parce que nous sommes mortels. Pouchkine conclut : *ah, dès l'instant, ma jeune amie / que le destin nous séparera / Peine jamais ne finira.*

Je saisis l'occasion pour mettre un terme à la peine et laisser place au plaisir de la musique... Mais dès l'instant, mes jeunes amies / que la fin du concert nous séparera / Qui pourra dire, à la Pouchkine, ce qui ne finira ?